

PRIX : 0,60

DÉCEMBRE 1911



450333

LYON... EN L'AN... 2000...

Prophéties joyeuses et autres, par les six gones :

ANTOINE SALLES... .

EMILE LEROUДИER .

CHARLES SÉNARD . . .

CHARLES FÉNESTRIER

HENRY BÉRAUD

JOSEPH GRAVIER

Lyon en l'an 2000 prophéties joyeuses et autres, par les six gones

Antoine Sallès, Émile Leroudier, Charles Sénard, Charles
Fénestrier, Henry Béraud, Joseph Gravier



Lyon, 1911

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

Table des matières

[Plus fort que Mathieu de la Drôme](#)

[Un envoyé spécial dans l'avenir](#) : Journal d'un Journaliste

[La fête à Gugnafée's city](#)

[Candide à Lyon](#)

[Sur l'autel](#) : Chronique de l'an 2000

[Le Trésor des pierres plantées](#) : Extraits de la Conférence, faite par le professeur Psa-héda de l'Académie de Ming-Po, le 38^e jour du 3^e mois de l'an 3214.

[M. Tatouillard sera candidat](#) : LES ÉLECTIONS DE 2012

Boniment

Plus fort que

Mathieu de la Drôme

Nous tirons les horoscopes, ô Lyonnais, des arrière petits-enfants de nos arrière petits-enfants. Et nous prophétisons, pour l'an 2000, non seulement le temps qu'il fera, mais encore l'état des finances, la composition du conseil municipal, les créations des architectes.

Il n'y faut voir, chers lecteurs, allusions mauvaises, satires, pamphlets ni libelles, mais, au contraire, aimables chroniques d'un temps futur que vous ne connaîtrez que par nos écrits.

Avant de vous révéler les mystères de l'année 2000, nous vous souhaitons bonne et heureuse celle qui vient. Que la chance vous soit favorable, la fidèle et le beaujolais savoureux !



Un ENVOYÉ SPÉCIAL dans L'AVENIR

Journal d'un Journaliste

25 septembre 2000. — « Une minute, — un siècle ! — s'écoula... » Cliché d'un sûr placement, dont il m'est arrivé mille fois, quotidien exégète des lieux-communs, de relever le terre-à-terre de mes *locales* ! Et voici que je pénètre seulement le sens formidablement ésotérique dont se chargeait cette insignifiante locution !...

Une minute... un siècle... Y a-t-il une minute ou y a-t-il un siècle que j'ai quitté mon journal et ma ville ? Je ne sais plus. C'est si naguère et c'est tellement jadis ! Le feu des applaudissements crépite encore à mes oreilles ; et cette voix, pourtant, qui me semble sortir d'outre-tombe !...

Je me souviens. Il y avait là, dans le hall, l'Académie des Sciences au complet, et mon rédacteur en chef, impassible *starter* de cette course à travers le Temps, haranguait la docte assemblée :

— Le *Quotidien* vous a réunis, Messieurs, pour vous faire témoins du plus prodigieux spectacle qu'il ait été donné de voir depuis que le monde est monde. Par l'automobile, le sous-marin, l'aéroplane, l'homme possédait

l'Espace. Mais le Temps fuyait son étreinte. À compter de ce jour, l'en voici maître absolu. À l'appel du grand ingénieur. Wells, la Chimère est descendue de son ciel se poser dans la Réalité. Ainsi, le paradoxe de la veille est souvent le truisme du lendemain. « Il appartient au *Quotidien*, collaborateur désintéressé du Progrès, de tenter la première expérience de cette étonnante découverte, pour qu'en apparaisse à tous les yeux la fécondité inépuisable. La légende des siècles est finie : il s'agit d'en écrire l'histoire (et l'on voit tout de suite combien s'en trouvera simplifiée l'irritante question des manuels scolaires). Le Passé, non plus que l'Avenir, ne se décidant à venir à nous, le mieux est encore d'y aller voir. Et c'est pourquoi, voulant appliquer à cette œuvre de documentation les méthodes du journalisme moderne, nous avons pris l'initiative d'une vaste, d'une immense enquête : l'Enquête des Origines et des Destinées. Deux de nos collaborateurs ont été choisis pour mener à bien cette périlleuse mission : l'un, M. Paul Toussaint (*c'est moi, sans nulle vanité*), qui a déjà tiré au clair le problème de la pluralité des mondes habités en réalisant ce tour de force d'interviewer les Martiens, s'enfoncera dans les entrailles inexplorées du Futur, tandis que son confrère, M. Roger Rogeot, se réserve de remonter jusqu'à sa source le cours des Âges, afin de réveiller par une graduelle régression la mémoire assoupie de l'Humanité.

« Messieurs, ce sera l'impérissable honneur du *Quotidien* d'avoir, à ses risques et périls, ouvert la route à l'audace des chercheurs à venir. La date du 1^{er} avril 1915 est de celles qui feront époque dans les annales de la Science. Messieurs, les braves gens qui vont partir, peut-être sans retour, pour le grand voyage du Temps, vous saluent. »

Je me tenais à califourchon sur mon appareil, la main sur le levier de mise en marche. Sur un signe, je poussai à fond la commande. Aussitôt la machine s'ébroua, bondit, perça les murs, comme une flèche une vapeur, — car elle avait la propriété de se mouvoir simultanément dans l'espace. Je perdis la notion de l'ambiance, je perçus seulement une alternance brusque de blanc et de noir : le damier du Jour et de la Nuit. On eût dit d'un train qui n'est vomi d'un tunnel que pour s'enfourner dans un autre, après un rapide passage à ciel ouvert. Cette sensation se répéta un nombre indéfini de fois ; puis, mes yeux s'étant faits au contraste, qui d'abord les offusquait, ce clair-obscur s'harmonisa, se fondit en une grisaille uniforme.

Combien de temps cela dura-t-il ? Une minute, qui fut un siècle... Cramponné aux barres d'appui, je chevauchai le monstre d'acier comme un fabuleux hippogriffe, jusqu'à ce qu'un timbre m'avertit enfin que l'aiguille du chronomètre, fini le compte des années du vingtième siècle, se préparait à attaquer l'ère suivante, terme assigné de ma première étape. Alors je débrayai violemment, et je m'abattis dans l'an 2000.

J'étais à Herriopolis.

26 septembre. — Je marche dans un perpétuel émerveillement. Quoi ! se peut-il qu'en moins d'un siècle les conditions de la vie aient été aussi profondément modifiées ? Ayant brûlé les haltes intermédiaires, j'en suis réduit à reconstituer intuitivement le *processus* de cette vertigineuse évolution. Faire la paléontologie des civilisations-mammouths, être le Cuvier des existences humaines fossilisées, voilà quel rôle énorme m'est proposé, quel travail gigantesque m'est dévolu !...

La force des choses a changé la face des choses. Le journalisme, par exemple, qui, par profession, me requiert plus spécialement, a été bouleversé de fond en comble dans son économie. Les *feuilles d'avis* de l'an 2000 ne ressemblent pas plus aux journaux de 1900 que ceux-ci n'étaient comparables à la gazette de Théophraste Renaudot. Et, cependant, plus j'examine, plus je me rends compte que la presse du XXI^e siècle était en puissance dans la presse du XX^e et même du XIX^e siècle.

Cette conception du journal gratuit, où je voyais la formule de l'avenir, le dernier mot du journalisme (c'est dans ce sens qu'il faut chercher, me disais-je), elle est depuis longtemps dépassée. Les idées se périment et s'oblitérent au bout d'un temps plus ou moins long. Les hypothèses les plus aventurées d'hier ne se haussaient pas à la taille de la réalité.

La publicité, qui, dans les commencements, n'était pour leur budget qu'un simple appoint, devint petit à petit l'unique ressource des journaux ; ce qui leur permit de se donner pour rien. Reléguée d'abord aux dernières pages, elle s'afficha bientôt en tête, repoussant au second plan l'information proprement dite. Quelques nouvelles générales noyées dans un flot d'annonces !

Ainsi comprises, les feuilles publiques ne tardèrent pas à se déprécier. On les froissait sans les lire, comme on faisait autrefois des prospectus distribués aux carrefours. Il fallait trouver autre chose. C'est alors qu'un obscur *diurnale* (ainsi appelle-t-on maintenant les journalistes), auprès duquel Girardin, ce brasseur d'idées, n'eût paru qu'un petit garçon timide, eut un trait véritablement de génie. Il s'avisa que, puisque la clientèle bénévole faisait grève, le seul moyen de la maintenir était peut-être de la rémunérer honnêtement. Et c'est ainsi que, par une ingénieuse combinaison de primes et de concours permanents, qui supposent obligatoirement la lecture intégrale des matières, le journal se trouve, je ne dis pas : remboursé, mais littéralement offert avec de l'argent par-dessus. En sorte que personne n'est susceptible d'ignorer les vertus des produits prônés par les réclames, du moment que chacun est payé pour les savoirs.

Herriopolis possède six de ces journaux, ou *feuilles d'avis*, comme ils s'intitulent avec un juste sentiment de leur destination : l'*Informateur*, la *Marche en Avant*, le *Bien Commun*, le *Radiogramme*, le *Rapide* et *Herriopolis républicain*. Ce sont de volumineux fascicules de 32 à 64 pages, qui ont trois éditions par jour : le matin, à midi, le soir, et sont de purs chefs-d'œuvre de typographie. Quant au fond, je n'en puis rien dire, attendu qu'ils sont rédigés en un idiome totalement inconnu de moi (le Charabia, je crois), qui me semble tenir de l'espéranto et où les termes sportifs me paraissent dominer.

Autant qu'il m'est permis d'en juger, un sort matériel précaire et une situation morale humiliée sont faits aux rédacteurs des *feuilles d'avis*. Prolétaires intellectuels, voués à de serviles besognes et maintenus sous le contrôle de l'administration, dont la rédaction n'est qu'un service, ils essuient les dédains des garçons de bureau et gagnent tout juste de quoi ne pas mourir de soif. Car le plus clair de leur salaire passe en boissons.

Au centre de la ville, proche un monument de la préhistoire représentant un homme accoté à un pain de sucre, on m'a montré le café qu'ont accoutumé de fréquenter ces messieurs. La présence, sous cet établissement, d'un caveau qui fut un antre de troglodytes l'a fait nommer « la Caverne de la Presse ». On l'appelle aussi, je ne sais pourquoi, le Grand R. Tout *diurnale* qui se respecte se doit d'y rester fort avant dans la nuit. Beaucoup même y ont élu domicile et passent leur vie au Grand R.

Étranges mœurs, en vérité !...

28 septembre. — Rencontré, au hasard de mes pérégrinations à travers Herriopolis, un confrère de *Quo non ascendam ?* arrivé de la veille en compagnie d'un opérateur du cinéma Gatheau. Je les ai accueillis avec des démonstrations de joie. Ne sommes-nous pas, en effet, doublement compatriotes : dans l'espace et dans le temps, concitoyens et contemporains ?

1^{er} octobre. — Ne serais-je venu en l'an 2000 que pour rejoindre la fin du monde et représenter le *Quotidien* à la revue universelle de la vallée de Josaphat. J'ai beau faire, ce badinage ne me rassure pas. Je suis horriblement tourmenté, il faut bien que je me l'avoue. Depuis deux jours, j'avais remarqué une agitation extraordinaire dans la ville. Ce n'étaient qu'allées et venues, conférences, préparatifs mystérieux. Devant les hôtels des journaux, une foule stagnait, anxieuse, dans une grande impatience de nouvelles. Qu'attendait-elle ? quoi ?

Je viens d'en avoir l'explication. Il paraîtrait qu'aujourd'hui, ce soir, à 11 h. 15' 34", la comète de Campy (du nom de l'astronome qui l'a découverte) doit entrer en collision avec la terre. L'anéantissement du globe doit s'ensuivre.

Ainsi, un millénaire exactement est révolu et l'épouvante qui avait secoué l'humanité la ressaisit. C'est la terreur de l'An Mille qui renaît, plus forte que tout, incompressible. Car, au lieu d'être irraisonnée et déraisonnable, comme au Moyen Age, elle se légitime par des calculs cent fois vérifiés et s'aggrave de toutes les probabilités que donne la Science. Les prévisions mordent encore sur notre positivisme, si les prophéties n'ont plus prise sur notre incrédulité.

La peur consterne Herriopolis. J'ai vu des gens enjamber l'invraisemblable passerelle tendue comme un arc-en-ciel métallique entre les collines jumelles de Fort-Vieux et de Montcanut. Pauvres Gribouilles, qui se tuent de peur de mourir !...

J'ai voulu partir, pendant que j'en ai le loisir encore, quitter ces confins du Temps, revenir en arrière, regagner le xx^e siècle natal. J'ai enfourché la Machine. Mais elle n'a pas obéi à la manœuvre : des organes doivent être faussés. Je n'arriverai jamais à la mettre en état !... Je suis condamné à mort.

Et pourtant, s'ils se trompaient, ces astronomes, avec toutes leurs certitudes ?

10 heures du soir. — L'Instant approche. Je me suis résigné. Je suis monté à Fort-Vieux. On est mieux sur une hauteur pour mourir. Dans l'ombre de la vieille basilique, des simples prient, les bras en croix. Comme je voudrais pouvoir les imiter !

Un peu plus loin, la Tour veille, sentinelle de fer. De son extrême plateforme, elle projette des faisceaux lumineux sur les nuages. Et la foule n'a qu'à lever les yeux pour lire les derniers radiogrammes parvenus, confirmant la fatale nouvelle, — pour relire sa sentence...

De temps à autre, un aérobus, affolé et comme ivre, arrive au plein jour artificiel, franchit la zone de clarté, puis continue son vol dans les ténèbres, grand oiseau migrateur fuyant des ciels de désastre.

Ainsi, je vois le dernier soir du monde...

C'est un soir comme tous les autres, un soir d'automne comme il y en avait de mon temps : sensuel et chaud, et tout vibrant d'odeurs. Là-haut, dans le firmament sans lune, les étoiles me font des signes, — des signes d'adieu. Ah ! jamais autant que ce soir je n'avais éprouvé la douceur de vivre...

Et dire qu'au bout, il y a la culbute !...

Voici l'Heure. Comme les derniers moments se précipitent !...

Plus que cinq minutes ! plus que deux minutes ! plus qu'une minute !... plus que...

Ici arrête Le carnet de Paul Toussaint, journaliste anticipateur.

JOSEPH GRAVIER.





LA FÊTE À GUGNAFEE'S CITY

Le 22 septembre 2992, Gugnafee's City s'éveilla tout en fête. Ainsi se nommait cette ville de plusieurs millions d'âmes qui, assise entre deux collines, avait successivement porté les noms de Lugdunum, Lyon et Augagnorville. Mais les siècles s'écoulaient, qui transforment le vieux monde et font de toutes choses un incessant renouveau. L'antique cité devint, vers 2320 (à l'époque où l'anglais fut accepté comme langue universelle), Gugnafee's City ou *la ville des gougnafières*.

Deux siècles avaient passé depuis le jour où les Syndicats, devenus maîtres du monde, avaient proclamé le nouveau régime. Le 22 septembre 2772 avait marqué l'oblitération définitive de l'individu. L'homme, transformé en une machine laborieuse, travailla, mangea, jouit, vieillit et mourut sous le contrôle de la B. R. U. T. I. S. Bref, on devint libre. De ce jour datait encore l'abolition des frontières, l'humanité vivant parmi les nuages et sous l'océan avec une telle frénésie que le sol avait perdu à la longue toute signification géographique.

Gugnafee's City, ville de commerçants et de riches possesseurs, de ceux qu'aux temps de la comète on nommait boyards, soyeux et rupins, vit, le 3 juin 2992, rayonner au-dessus de ses pavois le soleil qui commémorait de resplendissants souvenirs. Dès l'aurore, la fête commença. En manière de saturnale, le conseil des Ediles avait ordonné qu'on ouvrît les soupiraux des sous-sols ouvriers. On nommait ainsi le système qui, remplaçant la désuète armée, utilisait pour la fortune d'une élite les forces vives de l'humanité.

Ces sous-sols occupaient, pour le seul Gugnafée's City, une superficie de près de quatre cents kilomètres carrés. Les classes inférieures s'y trouvaient parquées en d'hygiéniques et prodigieusement semblables bâtisses. Cette populace, — l'énorme majorité des hommes, — n'en sortait jamais. Depuis trois générations, ces êtres vivaient à la lumière d'or vert des lampes à coke. Complètement chauves dès leur naissance, ils possédaient de petits yeux à pigments rouges qui, enfoncés dans leur crâne, luisaient comme des tisons. Leur peau violette se tendait sans un pli sur leur charpente, et leurs pieds nus, accoutumés à les porter sur les dalles, s'épalaient larges et carrés comme des feuilles de platane.

Ces êtres, qu'asservissait une dure besogne, étaient justiciables des agents liés aux syndicats et le système pénitentiaire spécial qu'on leur appliquait valait, par son originale rapidité. Les prisons et les bagnes, trop coûteux, avaient fait place à une justice électrique dont on devait l'invention à un paisible bourgeois du XX^e siècle.

Le criminel paraissait devant le coroner, agent des syndicats, seul, sans aucune assistance, et ne subissait aucun réquisitoire. Acquitté, il avait droit à une prime généralement assez forte. Condamné, il entendait sa sentence formulée sous la forme d'un chiffre allait de 1 à 17.

Aussitôt, on le conduisait au Pavillon du Remords. Là, demeurait Bleider, vêtu de noir et porteur d'un parapluie, insigne de sa fonction. Il se tenait debout devant un tableau de 17 commutateurs. Le condamné entrait. De suite, on le faisait asseoir sur un tabouret, dont le siège, un cercle de cuivre jaune, était lié au sol par une nuée de fils électriques. En-dessous, se trouvaient deux formes oblongues d'une matière blanche indéfinissable et qui, sur des tiges à arc, semblaient glisser avec une mobilité extrême. Sitôt le condamné assis, Bleider choisissait dans son tableau le commutateur dont le matricule correspondait au chiffre de la sentence, et donnait le courant.

Aussitôt, la machine ronflante faisait son œuvre. Ce qu'elle distribuait, c'était les coups de pieds dans le cul. Et avec une telle foudroyante rapidité que les peines — qui variaient de 200 à 142.000 coups — s'accomplissaient dans un temps invariable de trois minutes.

Le patient, hurlant ou évanoui, était de suite transporté à la clinique des sous-sols, où on appliquait sur son derrière des sinapismes faits de

chandelle, de raisins secs et de vieilles cartes à jouer. Telle était l'existence d'une foule de parias qui, après cinquante siècles d'une servitude tantôt hypocrite et tantôt brutale, avait accepté ces étonnants et affreux sous-sols ouvriers.



Comment cela s'était-il fait ? Fort aisément. Tous les fonctionnaires maçons, charpentiers, forgerons, céramistes et verriers avaient, sur l'ordre des E. U., construit, dans chaque city, ces vastes catacombes. Cela avait demandé quarante ans d'un énorme travail. Mais quel chef-d'œuvre ! Les parois infinies étaient recouvertes de faïence blanche qui reflétait la lumière d'énormes lampes à coke. Des écheveaux d'acier se croisaient en coupoles et en ciels ouverts où tournaient des milliers de ventilateurs de porcelaine. Le sol dallé s'étendait à perte de vue. Rien, pas un ornement, pas une saillie ne distrayait la vue. C'était froid, hygiénique et laid comme une interminable clinique.

Quand tout fut achevé, on ouvrit un plébiscite. Cent mille bavards sans scrupule, qu'on nommait les députés, parcoururent le monde et le prêchèrent. À la suite de quoi on fit voter à l'immense foule des travailleurs leur propre condamnation à vivre dans ces prisons-modèles qu'ils avaient bâties de leurs mains. Ils votèrent cela avec enthousiasme, portant en triomphe les députés et se saoulant de pivois. Et, depuis lors, ils vivaient innombrables dans ces immenses caveaux où l'élite les faisait travailler grâce à divers appâts tels que les femmes et l'alcool, et au moyen de raisonnements probants tels que les fusées à mitraille et les décharges électriques qui, dans les cas de persuasion difficile, donnaient d'excellents résultats.

Tout ce peuple vivait à quatre cents pieds sous terre, ignorant des lois et des maîtres de l'heure. Mais, à cause de son instinctif besoin de chefs, il votait tout de même, nommant tous les sept ans un magistrat dont l'illusoire gouvernement et le protocole simiesque rappelaient d'une manière invincible ce qu'au temps de la comète on appelait un président de la République.

Cette manière d'enfermer la crasse populaire avait du moins un avantage : le dimanche, on ne rencontrait plus, au long des promenades et

dans les lieux de plaisir, ces chasselas de travailleurs aux mains calleuses et au gros rire, dont la laideur et la vulgarité causaient à toute nature délicate un véritable malaise. L'élite du monde, en 2992, ceux qui vivaient à l'air libre, comprenait, outre les politiciens et leurs orateurs, les artistes de toutes sortes, les médecins, les possesseurs, les histrions, les scribes, les pilotes de convois aériens, les commerçants de luxe, les tenanciers de maisons de tolérance, les mastroquets et les gazetiers.



Cette élite s'esjouissait. En foule compacte elle se ruait aux délices de l'absinthe et de l'amour. Les Gardiens de l'Ordre, d'ordinaire vêtus d'uniformes noirs à boutons d'argent, étaient costumés de rouge et de jaune, afin d'égayer la multitude. Ils étaient armés de gourdins afin de faire rire les mélancoliques ; car, dans ce pays fortuné chacun riait et pleurait en même temps. Ces fonctionnaires parcouraient Gugnafée's City par groupe de deux, frappant de droite et de gauche, riant eux-mêmes aux éclats, et seuls les masques crasseux des habitants des sous-sols, accrochés aux grilles de leurs soupiraux, contemplaient avec des yeux de fièvre et des bouches amères les manifestations de cette délirante gaîté !

Les convois aériens embarquaient des troupes endimanchés. Aux devantures brillait la funèbre splendeur des bijoux en agathe noire — pierre qui commençait à devenir si précieuse, que le moindre chaton valait des hectomètres de terrain bâti. Des chapeaux ornés d'oiseaux vivants, enrubannés de délicates couleuvres et décorés de paysages peints, arrêtaient la foule exultante des femmes. Ça et là, des peintres et des sculpteurs soulevaient, pour des curieux dont ils sollicitaient la générosité, les voiles qui cachaient leurs ouvrages. On dit que ces misérables saltimbanques formaient jadis une élite, qu'ils recevaient des décorations et mangeaient à la table des rois.

Au-dessus de la multitude, le soleil glissait des rayons aveuglants entre les innombrables banderoles et illuminaient l'immense fleuve des têtes hilares.

Le beaujolais coulait en de longs serpentins de zinc, où chacun puisait tandis que des ronds de saucissons, distribués automatiquement, s'engloutissaient dans les gueules élargies et les ventres soulevés par le rire.

On s'amusait avec plus de frénésie à mesure que l'heure passait et la gaîté atteint son paroxysme quand on pendit en divers carrefours une demi-douzaine de littérateurs neurasthéniques. La nuit tombait.

C'est alors que survint le clou de la fête : une reconstitution antique, *Lyon en 1911*. On y vit des choses étranges et les coutumes barbares de l'antiquité. Des musiciens jouèrent avec des instruments *en bois* de sauvages et violentes hymnes du compositeur archaïque Saint-Saëns. Toutes les habitudes primitives de l'antique cité furent données en spectacle. Il y eut jusqu'à un simulacre de funérailles qu'une foule de gens vêtus de noir suivaient d'un air de godaille en causant d'affaires et de femmes. On vit encore un *mariage* avec une longue file de voitures traînées par des animaux. Le mariage était un rite de nos pères qui consacrait les liens de l'amour et les droits des enfants. Un banquet barbare, où des viandes d'animaux, des poissons et des herbages furent servis, obtint un moindre succès, les contemporains s'étant refusés à goûter ces mets de sauvages. Un ténor fut mieux goûté, ainsi que le pétomane. Un coin de l'antique cité reconstituée en carton montra une maison pareille à un four crématoire où les anciens Lyonnais allaient entendre ce qu'ils appelaient la musique ; on vit aussi un bizarre monument en forme de baromètre et qui commémorait l'assassinat de Sadi Carnot, homme d'État mort en 1894.

Une foule de gens stationnaient autour de ce monument, de manière à le considérer de profil, et tous, et particulièrement les femmes, riaient à ce spectacle.

On vit encore des joueurs de manille, passe-temps cocasse, pour lequel les anciens se servaient de figurines en carton qu'ils posaient violemment sur une table en poussant d'inarticulés beuglements. Plus loin s'ouvrait une boutique de commerçant. C'était une chose vraiment curieuse et très pittoresque qui s'appelait *Papeterie*. Les gens entraient et, après une conversation rapide, où le boutiquier faisait généralement montre d'une platitude égale à l'arrogance du chaland, ils emportaient des objets de volume divers en échange desquels ils donnaient des feuilles de papier bleu.

Au coin des avenues, il y avait de petits édicules ; certains, longs, étroits, les autres ventrus. Les uns étaient des urinoirs et étaient tapissés de gloses médicales, les autres se nommaient kiosques à journaux. On y vendait des feuilles de papier contenant des oracles quotidiens. Chacun de ces oracles

contredisait celui de la veille. Acheter ces oracles constituait un rite et on voyait des hommes se battre à cause de ce qu'ils y lisaient.

Un peu plus loin, une autre bataille attirait les regards. Là, de robustes gaillards, richement vêtus à la mode ancienne, bouscullaient des femmes, afin de pénétrer les premiers dans une espèce de caisse roulante nommée « tramway ». On remarquait que, dans ces véhicules primitifs, les hommes valides seuls avaient le droit de s'asseoir. Les femmes et les vieillards demeuraient sur les plates-formes glaciales en compagnie des conducteurs, gens naturellement braillards, exigeants et dédaigneux.

Les habitants de Gugnafee's City contemplaient toutes ces merveilles avec des yeux ronds d'étonnement. La barbarie de ces mœurs reculées les confondaient. Ils ne se lassaient pas de regarder, et la nuit seule les dispersa. Il faut dire que ce clou avait été extraordinairement « monté ». On avait fait venir des acteurs de très loin. Une admirable troupe de nègres représenta un tableau très réussi : une séance au Conseil municipal.

HENRY BÉRAUD.





CANDIDE À LYON

Chapitre trouvé avec d'autres fragments du manuscrit de l'histoire de Candide, dans la poche du Docteur Ralph, mais égaré ou négligé lors de la publication du roman et demeuré inédit.



Candide ne reconnaissait plus Lyon où il avait eu l'occasion de s'arrêter un jour, lorsqu'à son retour de Surinam, il avait traversé la France pour aller rejoindre à Venise cette chère et toujours insaisissable Cunégonde, qu'il s'obstinait à poursuivre à travers les deux hémisphères. Ses pensées, rendues plus tristes par les aventures et les déceptions de toute sorte qu'il avait subies, le disposaient mal, il est vrai, à juger alors avec bienveillance les hommes et les choses. Mais il avait gardé le souvenir d'une cité sombre et inhospitalière, où des maisons de hauteur démesurée, sans caractère et sans style, s'alignaient en désordre sur des rues étroites et tortueuses, et dont les habitants, presque aussi maussades que leurs demeures, semblaient fermés à tout autre souci que celui du négoce.

Il la retrouvait si différente et si nouvelle, qu'il pouvait croire que la baguette d'une fée eût opéré le prodige de sa métamorphose, et il en éprouvait une surprise qui allait jusqu'au ravissement.

Des avenues où circulaient à larges flots l'air et la lumière occupaient maintenant l'emplacement des vieux quartiers démolis. Sur les flancs des collines de Fourvière et de la Croix-Rousse, où s'entassaient naguère des bâtisses nauséabondes, mieux faites pour servir de tanières à des animaux que de logis à des êtres humains, s'étagaient des villas élégantes, entourées de jardins qui rappelaient ceux que Sémiramis, dit-on, suspendit autrefois

aux murailles de Babylone. Entre les fleuves du Rhône et de la Saône, qui, avant de se réunir et de s'enlacer au confluent de la Mulatière, entourent amoureusement la presqu'île de leurs bras, on avait réalisé de plus belles choses encore, et Candide ne cessait de s'extasier devant les merveilles qui, à chaque pas, s'offraient à sa vue.

Ce qui l'étonnait le plus, c'est que dans cette ville grandiose, où des bosquets, des parcs, des places plantées d'arbres, des fontaines alimentées par des eaux jaillissantes entretenaient des courants de fraîcheur délicieux et faisaient surgir, au moindre carrefour, des visions de décors charmants, tout respirait la joie et le bien-être, et qu'il n'arrivait pas à y découvrir les indices des souffrances et des misères qui devaient pourtant s'y rencontrer comme partout où il y a des hommes.

« — Pangloss, mon cher Pangloss, s'écriait-il, je vous ai méconnu et je vous en fais amende honorable. Vous reconnaîtrez que j'avais quelque excuse, après les maux que j'ai soufferts, à m'inscrire en faux contre les conclusions de votre philosophie, et à contester que tout fût pour le mieux dans le meilleur des mondes. Je vois bien que je m'étais trop hâté de juger du reste de l'univers par moi-même, et qu'il est, sur le globe, un coin de terre au moins dont les habitants paraissent satisfaits de leur sort. Mais me direz-vous par quel miracle cette ville s'est soudain transformée et embellie, et comment il se fait que ces Lyonnais qui, jadis, auraient pu disputer à l'illustre Don Quichotte de la Manche le titre de chevaliers de la triste figure, montrent tous aujourd'hui des mines souriantes et épanouies ? » — Rien n'est plus aisé, répondit Pangloss, que de satisfaire votre curiosité. Mais il convient d'abord que je vous fasse un aveu. Je vous avais caché jusqu'ici l'existence d'un fils, héritier et apôtre de mes doctrines. C'est à lui que revient l'honneur des changements que vous admirez. Il s'appelle Pan, et ce nom qui, bien qu'il ne soit que la moitié du mien, en dit plus que lui dans ses trois lettres, aurait pu vous révéler déjà le secret de sa filiation. Instruit à mon école et pénétré de l'excellence de mes principes, il est venu un jour dans cette ville et, comme un autre Messie, il a entrepris d'y prêcher la bonne nouvelle de l'optimisme. Les braves gens un peu tristes que vous y avez connus s'imaginaient qu'il n'était rien au monde que d'examiner au compte-fil des flottes de soie, de fabriquer ou d'auner des étoffes et d'amasser à ces exercices beaucoup d'argent. Quand ils avaient fermé leurs

boutiques ou leurs ateliers, ils étaient fort embarrassés de leurs loisirs, et le repos n'était pour eux qu'une forme de l'ennui. Sans méconnaître le mérite et l'utilité du travail, il s'est mis en tête de leur démontrer qu'ils devaient réserver une part de leur activité à d'autres occupations et à d'autres distractions que celles auxquelles ils se livraient. Ses leçons ont porté leurs fruits. Les arts fleurissent maintenant dans cette cité ; des académies sans nombre, qui sont autant de foyers de vie intellectuelle, y répandent et y entretiennent le goût de la beauté sous toutes ses formes. À mesure qu'ils se sont façonnés et affinés, les Lyonnais se sont avisés de la laideur des maisons et des monuments qu'ils avaient longtemps considérés comme supérieurs en élégance aux temples les plus beaux de l'ancienne Grèce, et ils ont peu à peu rebâti leur ville sur le plan dont la flatteuse harmonie réjouit vos yeux. Puis, comme l'éducation de l'esprit a presque toujours les plus heureux effets sur les sentiments et sur les mœurs, ils sont devenus meilleurs, plus tolérants, plus généreux, plus compatissants, en même temps que leurs aspirations s'élevaient et s'épuraient, et c'est ce qui vous explique l'expression de satisfaction et de contentement dont le reflet est peint sur leurs physionomies.

« — Ah ! Pangloss, mon ami, interrompit Candide, combien tout ce que vous m'apprenez m'étonne et m'enchanté. Des académies qui ne sont point des cénacles fermés, mais qui projettent autour d'elles des rayons de lumière et de force, des hommes qui ne s'entre-déchirent pas, mais qui s'efforcent de mettre en commun parmi eux une somme sans cesse accrue de beauté et de bonheur, combien tout cela ressemble peu à ce que j'étais accoutumé de voir ici-bas ! Votre Pan est décidément un grand magicien, puisqu'il a réussi à accomplir une tâche que j'aurais jugée impossible. Lyon, d'après ce que vous me dites et d'après ce que je vois, est à la fois une Athènes et une Salente. Si vous le voulez, nous y fixerons désormais notre vie. Nous ne saurions trouver nulle part un endroit plus propice pour nous y retirer et y cultiver notre jardin. »

ANTOINE SALLÈS, *traduit du D^r Ralph.*





SUR L'AUTEL

Chronique de l'An 2000



Depuis l'aube, sous l'ironie d'un printemps glacé, cet homme errait.

Son visage était jeune et pâle ; de longs cheveux bouclaient sur sa nuque. Dans ses yeux ardents et cernés luisait une immense inquiétude. Tous les doutes, tous les désespoirs, toutes les souffrances avaient meurtri son front trop large. Toutes les fièvres agitaient ses membres humiliés, ses mains sans chair. Toutes les hontes courbaient son dos. Et les joues creuses, et le linge douteux, et les habits flottants disaient d'autres douleurs plus urgentes.

Par les larges avenues de la ville, marchant au hasard et d'un pas halluciné, il allait, fréquemment heurté par d'autres hommes, car chacun se hâtait vers son plaisir ou vers son labeur, et, pour faire place à ce rêve ambulant, nulle de ces volontés tendues n'eût dévié de sa route. On n'accordait au triste promeneur ni l'aumône d'un regard, ni la grâce d'une excuse et les multiples dynamies de la cité, poussées par de communes audaces, également rapides, farouches, impitoyables, se pressaient, se croisaient, s'évitaient autour de lui.

Rien d'humain ne semblait animer la poitrine de ces êtres : le siècle avait fait d'eux des machines. Les rouages de la société, savamment engrenés, excellaient à broyer les cœurs, car les cœurs faussent l'arithmétique et dérangent l'équilibre des ambitions. La Raison même, trop élastique, avait disparu. Le droit chemin — borné jadis par la morale — était tracé par les

lois, et les lois, continuellement plus précises, plus étroites, n'épargnaient pas les mauvais citoyens.



Au reste, les mauvais citoyens étaient rares.

Dès son berceau, l'Etat s'emparait de l'enfant. Après examen des physiologues officiels, les infirmes, les tarés, les dégénérés, les fils d'artistes ou d'alcooliques étaient jetés au barathre. Les sains, au contraire, dès qu'on avait mesuré leurs cerveaux, sondé leurs reins, jaugé leurs facultés, étaient envoyés dans les écoles spéciales où l'on s'appliquait à les développer.

Ces écoles, merveilleusement administrées, répondaient à toutes les nécessités de la vie. Il y avait l'école des législateurs et celle des juges, où l'on enseignait l'art de diriger les hommes et de réduire les passions : un enfant de dix ans rédigeait un projet de loi ou rendait un jugement, dans les classes primaires, avec autant de facilité qu'un gamin du XIX^e siècle déclinaient *rosa, la rose*. Il y avait l'école des journalistes où l'on apprenait à réformer la syntaxe et à fabriquer des opinions. Il y avait l'école des génies où l'on cultivait, pour le bien public, les meilleurs espoirs de la nation, et l'école des médiocres, l'une des plus estimées et des plus recherchées, parce qu'elle procurait généralement à ses diplômés les plus hautes charges du gouvernement. L'école des fonctionnaires était aussi très demandée malgré qu'on imposât à tous ses élèves la prévoyante obligation d'être châtrés, car jamais l'Etat n'avait été mieux servi que par des eunuques.

Au sommet de l'échelle pédagogique se trouvaient les collèges des sciences manuelles, réservés à un petit nombre d'élus. L'immense majorité des citoyens naissait intellectuelle, incapable d'exprimer autrement son activité que par des équations ou par des phrases, tourbe immense de professeurs, d'avocats, de sociologues, de médecins, de polytechniciens et de gratte-papier qui luttaient âprement pour une existence avare. L'acuité des sens et la force physique, au contraire, apanages d'une élite sans cesse plus rare, destinaient au bonheur leurs orgueilleux bénéficiaires : le mécanicien, le forgeron, le charpentier, le maçon jouissaient de toutes les faveurs et goûtaient commodément à toutes les joies de ce monde. Dans le prolétariat intellectuel grondaient parfois de sourdes révoltes contre cette

oligarchie du muscle, mais celle-ci, supérieurement organisée, défiait toute révolution. Entre ses mains se trouvait, d'ailleurs, l'Institut de Calligénésie qui, par des accouplements judicieux, perpétuait les types essentiels de l'espèce et présidait au recrutement des Écoles. L'Institut constituait la clé de voûte, la forteresse, le symbole du régime : le commander, c'était gouverner. Les anarchistes de ce temps-là ne projetaient point de marcher contre l'Élysée, mais de s'emparer du grand Haras national.

Telle était la société de l'an 2000, société pondérée, mathématique, fatale, élevant jusqu'à la hauteur d'un culte son amour du réel, du nécessaire, du légal, et, par là, dure aux oisifs, aux inutiles, féroce aux abstraits de quintessence et constructeurs de chimères qui se fourvoyaient parfois dans ses rangs et troublaient sa lourde sérénité.

Lion, jadis seconde ville de la France, en était devenue la capitale.



L'homme déboucha sur une place où s'élevaient d'énormes palais. Au fronton de l'un d'eux se détachaient ces mots : « Hôtel des Distributions » et des gens affairés montaient et descendaient continuellement le grand escalier qui aboutissait au péristyle. Leurs figures ne trahissaient ni joie, ni douleur, ni émotion d'aucune sorte : on eût dit des membres d'une même famille accomplissant en commun quelque tâche résignée. Des policiers décisifs et respectables canalisèrent la foule.

Arrêté par un barrage, l'homme parut hésiter un instant. Puis, ballotté par le remous populaire, froissé par les mains rudes des policiers, entraîné comme un fétu par le flot des arrivants, il échoua, malgré lui, sur les premières marches de l'escalier monumental. Il eut un haut-le-corps de dégoût et d'effroi, mais retourner en arrière était désormais impossible. On l'attirait, on le poussait, on l'absorbait : il faisait partie intégrante de l'innombrable concours. Alors, il haussa les épaules et s'abandonna.

Bientôt il pénétrait dans l'édifice.

Sur une vaste galerie s'ouvraient des guichets uniformes, à perte de vue, et derrière ces guichets siégeaient les eunuques de l'administration. Avec beaucoup de dignité — car leur mission les bombait de superbe — MM. les

distributeurs recevaient, interrogeaient et munissaient les citoyens. De brefs propos s'échangeaient :

— Je veux du travail.

— Fort bien. De quelle école sortez-vous ?

L'impétrant exhibait son diplôme et sa plaque matricule d'identité. Le préposé prenait note, cherchait dans les fiches qu'il avait à portée de sa main et, selon les cas, on l'entendait prononcer :

— Vous irez à l'atelier de sociologie, n° 112, série A, où l'on étudie : « L'abstinence obligatoire aux vieillards. »

— Vous travaillerez aux usines de législation section 37, où l'on prépare un « Statut des négresses employées dans les maisons de soulagement ».

— Vous serez incorporé dans les laboratoires de psychologie, classe K, où l'on procède à « l'analyse qualitative et quantitative des soupirs pendant l'orgasme vénérien ».

La décision du fonctionnaire était acceptée d'un cœur indifférent et soumis. Quand ce fut le tour de l'homme :

— J'ai faim, dit-il simplement.

Il grelottait d'inanition et de honte.

— Diplôme ? questionna l'eunuque, machinal.

— Je n'en ai pas, répondit l'homme, et je ne sors d'aucune école. J'ai faim.

Étonné, le distributeur dévisagea l'inconnu :

— Vous êtes étranger ?

— Non. Je suis poète. J'ai faim.

Du coup, l'eunuque éprouva la plus vive stupéfaction que son existence banale et laborieuse lui eût jamais procurée. Sa face grasse et béate, subitement ravagée d'angoisse, s'inséra dans l'encadrement du guichet. Entre la crainte d'avoir mal compris et celle d'être mystifié, son âme obscure balançait jusqu'à lui donner à lui-même la nausée. Il put à peine bégayer :

— Vous... vous... moquez-vous de la Loi ?

À ce nom respecté, généralement, tout rentrait sous terre, mais l'homme n'en parut avoir cure, et d'une voix atrocement vraie, d'une voix où vibraient toutes les détresses, il reprit sa lamentable prière :

— Je suis poète. J'ai faim.



Cependant, sous le hall, une rumeur montait. L'étrange nouvelle, portée de bouche en bouche, agitait tout le personnel et toute la clientèle de la maison, suspendant le service, transportant fonctionnaires et visiteurs d'une même invincible curiosité.

— Un poète !... Il y a un poète !... Avez-vous vu le poète ?... Les femmes gloussaient d'une joie féroce. Les hommes poussaient de petits ricanements imbéciles. On se bousculait pour mieux voir, et bientôt l'exceptionnel quémendeur se vit au centre d'une multitude sarcastique et déchaînée. Ballotté par la vague hostile, il étouffait.

Fort heureusement, M. le Distributeur en chef du Travail, averti, survenait en personne pour mettre un terme au scandale. Cet éminent castrat auquel, par surcroît de précaution, l'État avait coupé les deux mains, était un des piliers du régime. Il ne se dérangeait que dans les cas d'extrême gravité, et sa seule apparition révélait que la patrie était en danger.

À coups de bâton, les policiers lui frayèrent passage et il se trouva face à face avec l'inconnu.

Trente ans de chasteté professionnelle et de nécessaire paresse avaient gratifié M. le Distributeur en chef d'un embonpoint mélancolique et malsain qui rehaussait encore, aux yeux du public, l'incontestable prestige de ses fonctions. Il était court, gras et blême. À son corps de cire molle s'adaptaient sans art des membres de boudin. Mais son crâne était prodigieusement pointu comme pour défendre sa cervelle contre l'obésité menaçante.

Cet opulent chef-d'œuvre se campa devant la longue et chétive stature du misérable qui venait de braver la Loi. Quelques secondes, il le parcourut d'un regard à la fois circonspect et méprisant, puis cet examen l'ayant assuré que la bête n'était pas méchante, il attaqua :

— Que voulez-vous ? Que faites-vous ici ?

Humblement, l'affamé répondit :

— Je demande du travail, comme tout le monde.

Un rire forcené secoua la multitude. M. le Distributeur en chef, malgré toute la gravité de son caractère, ne put réprimer deux ou trois hoquets hilares. Cependant, d'un geste sévère, il imposa silence et reprit :

— Quel travail comptez-vous fournir à la société ?

— Je suis poète. — La poésie ne sert à rien. Nos législateurs l'ont condamnée. Ne le saviez-vous pas ?

— Je le savais, avoua le malheureux, baissant la tête, mais j'allais mourir de faim.

— Ah ! ah ! la faim fait sortir le loup du bois, riposta le haut fonctionnaire.

Et, se tournant vers la foule, il lui jeta ce mot d'esprit :

— Ça mange donc, un poète ?

De nouveau le rire bestial, le rire effroyable du peuple excité monta sous les voûtes du palais. La cause était entendue. Mais, levant impérieusement ses deux moignons, M. le Distributeur en chef fit signe qu'il allait juger. Quand on fut calmé, il prononça :

— Je pourrais, en vertu de mon pouvoir discrétionnaire, vous envoyer au supplice, et toute la ville m'approuverait. Car vous êtes inutile, partant dangereux. Nos ancêtres, pour des crimes moins grands, ont crucifié, tenaillé, brûlé, décapité. Mais ces moyens répugnent à toute société civilisée et que, d'ailleurs, protège suffisamment la Loi souveraine.

« Je vous invite seulement à sortir de cette demeure, que vous déshonorez. Et je vous livre à vos concitoyens. Si l'un d'eux consent à se payer de votre poésie, c'est-à-dire à vous nourrir, qu'il le dise, et je le laisse libre de vous recevoir en sa demeure. Allons, qui veut d'un poète ? »

Un silence tragique régna. Toutes les attentions se tendaient vers les improbables enchères, Et, l'expérience étant faite, M. le Distributeur en chef glapit :

— Pas d'amateurs ? Tant pis. Je le regrette pour vous, mon ami. Vous voyez que votre monnaie n'a plus cours. Allez en paix !

L'infortuné se collait au mur, défaillant. Il balbutia :

— Je vais donc mourir ?...

— S'il vous plaît, conclut paisiblement le justicier.



Alors, du sein de la foule, un cri partit :

— À Forvière !

Comme si ce mot eût exactement traduit leurs désirs obscurs, tous éclatèrent d'enthousiasme : « À Forvière ! ». Happé par des bras vigoureux, le poète fut entraîné vers la sortie du palais.

Forvière était l'acropole de la cité. Au gré des hommes, tous les dieux avaient habité, jadis, la fameuse colline, depuis ceux de l'Olympe jusqu'à ceux du Paradis. Aujourd'hui, le sanctuaire illustre de la Vierge, désaffecté, s'appelait le Temple de la Loi. Une sorte de terreur superstitieuse environnait le pieux édifice et, dans ses fêtes comme dans ses deuils, le peuple de Lion, instinctivement, tournait ses regards vers l'énorme éléphant de marbre, qui, vautré sur le sommet fatal, la panse au soleil et les jambes en prière, symbolisait la triomphante et brutale majesté des lois souveraines.

Aussitôt, une procession s'organisa. En tête marchait la victime que, respectueux de la sentence directoriale, encadraient et protégeaient des policiers. Précaution superflue, d'ailleurs, car nul ne songeait à porter la main sur elle : on lui réservait une mort plus exemplaire. Assez loin derrière, comme s'ils eussent redouté la contagion du sublime pestiféré, marchaient les Lionnais frénétiques.

Ce peuple, qui n'avait jamais passé pour bruyant et dont les colères mêmes, au cours des âges, furent toujours rigoureuses et froides, semblait agité d'une bouillante folie. Des lambeaux d'hymnes guerriers, d'imprécations parlementaires, de refrains obscènes, depuis longtemps enfouis dans les mémoires, mais rappelés soudain, par ces circonstances extravagantes, aux honneurs de l'actualité, enflaient les gorges oppressées, tordaient les bouches éperdues. C'était un concert affreux de hurlements affamés et de clameurs satisfaites, un rut gesticulant de haine et de joie. Il semblait que l'abstinence et l'immobilité de vingt générations successives s'épanchassent tout à coup dans ce vertigineux délire.

Le cortège, ainsi, traversa la ville, entraînant tout sur son passage et se prolongeant continuellement de nouvelles recrues. Les citoyens étaient ramassés, conquis par le flux épouvantable qu'ils augmentaient de leurs passions toutes neuves. Et, tranchant sur l'indistincte et mugissante cacophonie, ces mêmes cris jaillissaient continuellement des poitrines frémissantes :

— À Forvière ! À Forvière, le poète !

Lui, sans se plaindre, poursuivait sa route. Il allait, maintenant, les yeux au ciel et le front radieux. Il allait, très calme et très droit, bien qu'il portât sur son dos la lourde croix des réalités à laquelle ses concitoyens allaient le pendre. Il allait, insoucieux du sort qu'on lui réservait, sans rien entendre ni rien voir, entré déjà dans la paix surnaturelle et dans l'oubli du monde. Son cœur chantait assurément le cantique des délivrances et peut-être sentait-il, à ce moment, l'immense orgueil d'expié tous les poètes et toutes les poésies de l'humanité.

— À Forvière, le poète ! À Forvière !

Sans hésiter, quand il fut au bas de la sainte colline, il se mit à gravir son Golgotha. Il ne tomba point, car nul soldat ne l'eût relevé, nulle femme apitoyée n'eût essuyé son pauvre visage, et le temps des miracles était passé. À sa suite, et gardant toujours ses distances, le peuple envahit les jardins qui conduisaient en pente douce jusqu'au Temple de la Loi, et ce sol sacré, gonflé de traditions, planté de gloire, tremblait sous les pas turbulents des profanateurs.

Cependant, à mesure qu'ils approchaient du but, ils criaient moins fort. Ils savaient que la Déesse, trônant dans un perpétuel huis-clos, détestait les émeutes et les bagarres. Ses pontifes, en guise d'encens, l'enivraient de silence, de ténèbre et de solitude. Une fois l'an, on célébrait ses mystères, en grande pompe, et tandis que les eunuques, seuls admis à la contempler, rendaient leurs devoirs à la Loi divine, les citoyens, dans toute la ville, en signe de communion, observaient, durant vingt-quatre heures, un jeûne de parole absolu.

C'est pourquoi, saisie de respect, la cohue disciplinait ses ardeurs. Et, quand ses premiers rangs aboutirent à la vaste place de Forvière, devant le

parvis du Temple, on n'entendait plus qu'un dévot murmure s'exhaler des lèvres crispées. Quelques audacieux proclamèrent :

— Prêtres de la Loi, recevez le poète !

En robe rouge et les épaules couvertes d'hermine, des vieillards parurent sous l'inviolable portique. Ils aperçurent le peloton des policiers, toujours encadrant l'holocauste, et, plus loin, ces milliers de visages convulsés, de doigts tendus, de poings brandis qui précisaient, avec une éloquence immédiate, l'objet de cette surprenante irruption.

Les vieillards comprirent ce que le peuple attendait d'eux.

Ils firent signe d'avancer, et l'horrible procession, lentement, pieusement, précédé de son vivant trophée, inonda les degrés du sanctuaire. Les portes de bronze s'ouvrirent et des flots de lumière, avec le poète, entrèrent dans la basilique.

Les robes rouges des prêtres barrèrent le seuil à la multitude et nul ne tenta de franchir cet auguste rempart



Pourtant les yeux les plus favorisés purent suivre, entre les toges de pourpre, la cérémonie expiatoire.

Le poète, très ferme et d'un pas léger soutenu par d'invisibles puissances, s'avancait vers le transept. Les cristaux des verrières, les gemmes des mosaïques, les ors des candélabres s'allumaient sur son passage et lui faisaient une réception triomphale. Aux architraves, les oiseaux et les anges de pierre frissonnaient, et leurs ailes étonnées se penchaient vers l'extraordinaire visite. Le mufle des taureaux fabuleux, aux murs des chapelles, palpitaient pour cette apocalypse restituée. Cependant, l'antechrist marchait vers sa mort.

L'autel de la Loi s'élevait au fond du chœur, entre dix colonnes de marbre rouge, et rien n'avait été changé, sauf sa consécration, depuis le crépuscule des chapelains et l'aurore des magistrats. Seulement, une statue colossale et bissexuée, mais décapitée, tenant d'une main les tables suprêmes où ces mots étaient gravés : « Droits de l'État », et, de l'autre, le fouet salubre dominait l'autel de toute sa majestueuse hideur : c'était la Loi, la Loi magnifique, inexpressible, universelle, suffisante, implacable.

Le poète considérait l'idole sans effroi et quand il fut à ses pieds, se tournant, il embrassa d'un regard douloureux la nef immensément déserte, cet asile dérisoire où le peuple l'avait poussé et dont nulle violence humaine ne pouvait désormais l'arracher. Au fond, vers les portes solennelles, il distinguait les robes sanglantes des pontifes et les faces anxieuses et cruelles des citoyens qui se bousculaient pour mieux voir.

Alors, comme si l'esprit de la cité l'eût inspiré, comme s'il eût senti toute l'horreur de son criminel égoïsme et voulu dévouer son inévitable trépas à la juste satisfaction du génie populaire, le poète, en un geste suprême de lassitude et d'abandon, inclina son maigre corps sur l'autel.

Et là, tandis que les colombes et les séraphins un instant émus de souvenir et d'espoir, pétrifiaient à nouveau leurs ailes meurtries, tandis qu'au dehors, la conscience populaire se dégonflait irrésistiblement en un long cri de furieuse et victorieuse allégresse, le poète expira.

Ainsi mourut, en l'an 2000, à Lion, capitale de la France, et sous la protection de la Loi, le dernier adversaire du progrès.

CHARLES FÉNESTRIER.



Le TRÉSOR des PIERRES PLANTÉES

*Extraits de la Conférence, faite par le professeur Psa-héda de l'Académie de Ming-Po, le 38^e jour
du 3^e mois de l'an 3214.*



NOBLES SEIGNEURS,

Ce n'est certes pas à un auditoire aussi averti qu'il y a lieu de rappeler le terrible cataclysme qui, il y a treize cents ans environ, c'est-à-dire vers l'an 1912, d'après les plus récents calculs, bouleversa totalement notre globe terrestre, transformant en continents les mers les plus profondes et en vastes océans les territoires immenses sur lesquels vivaient les tribus de nos ancêtres. Ainsi que vous le savez tous, une seule famille de paysans mongols, réfugiée sur une roche escarpée, fut épargnée dans ce désastre sans précédent et devint la souche initiale des générations actuelles.

Un problème s'est posé bien souvent à l'esprit de nos savants. Quelle pouvait être la vie des peuples, encore à demi-barbares, peuplant notre sphère à l'époque du bouleversement de 1912 ? À cette question, la science humaine, privée jusqu'à ce jour de documents précis, ne pouvait répondre que par de vagues conjectures et il semblait bien que jamais l'Océan, recouvrant les embryonnaires civilisations disparues, ne livrerait leur secret. Il était réservé à un de nos collègues les plus éminents de découvrir les

premières traces connues des préhistoriques habitants de notre globe... *Le savant conférencier fit ici, en termes d'une rare éloquence, le récit de la merveilleuse découverte du Trésor des Pierres-Plantées.*

Nos lecteurs ont certainement présente à la mémoire l'exploration faite l'an dernier, par le professeur Alt-Héa, d'une Île inconnue jusqu'alors. Ils se souviennent aussi qu'au cours de cette exploration le célèbre académicien découvrit, dans une anfractuosité de rocher, à l'abri de l'intempérie du temps et de l'air salin de la mer, un coffre rectangulaire paraissant très ancien et contenant un certain nombre de plans, livres et papiers divers, imprimés en caractères indéchiffrables. C'étaient là les premiers documents historiques sur les époques antérieures à notre histoire.

Alt-Héa étudia longuement ces matériaux précieux, il parvint à reconstituer la langue de ces peuples mi-barbares, mi-civilisés, et grâce à sa science minutieuse et persévérante il nous est aujourd'hui possible de résoudre le problème des générations disparues.

Des sérieux travaux de notre éminent collègue, il résulte que l'île par lui découverte était autrefois l'emplacement d'une bourgade d'environ 500 000 habitants nommée Lyon, mot qui dans le dialecte de cette époque voulait dire : « roi des animaux ». C'est donc sur les mœurs et les coutumes des habitants de Lyon qu'ont plus spécialement porté les intéressantes études du professeur Alt-Héa, études qui nous permettent de reconstituer scientifiquement, c'est-à-dire sur des bases exactes, la vie publique de nos ancêtres. Ce n'est point en effet une fantaisie de l'imaginative que le tableau que nous allons tracer devant vous. C'est au contraire une œuvre profondément étudiée, mûrement réfléchie, toujours appuyée sur des documents originaux, et dont chaque déduction peut et doit être considérée comme une part de vérité, chaque apparence d'hypothèse comme l'expression exacte d'une réalité... Si nous considérons un des plans composant le trésor des Pierres-Plantées, — ce plan portant le nom de carte de l'Europe centrale, — nous remarquerons que le bourg de Lyon était situé au confluent de deux grands cours d'eau, le Rhône et la Saône, au carrefour de vallées profondes, sortes de routes naturelles se dirigeant au nord, à l'est et au midi des pays soi-disant civilisés de ces temps barbares. Il est donc logique de conclure que cette bourgade devait être un grand port, un centre

commercial très important. Ce n'est pas là une simple supposition, mais la déduction normale des documents géographiques de cette époque.

Nous devons à la vérité, cependant, de déclarer que parmi les documents que nous possédons, aucun ne fait mention du port de Lyon. Il n'y a, néanmoins, pas lieu de s'arrêter à cette objection, qui ne prouve malheureusement que la pauvreté de nos renseignements sur le monde ancien ; la situation topographique de Lyon est une preuve évidente de son importance dans la navigation fluviale.

Si les documents découverts par notre éminent collègue ne parlent pas du port de Lyon, ils célèbrent par contre certains tissus fabriqués dans cette bourgade. Ces tissus, connus sous le nom de soieries lyonnaises, servaient à la confection des vêtements dont se paraient, ou plutôt croyaient se parer, les femmes de ces contrées. Certains graphiques nous représentent des beautés de cette époque revêtues de soieries lyonnaises ; nous allons vous en présenter quelques-unes. Ce sera la partie comique de notre conférence.

Ici furent projetés, par le professeur Psa-Héda, quelques clichés qui obtinrent un grand succès d'hilarité auprès, surtout, de la partie féminine de l'auditoire.

Mais si les soieries lyonnaises paraissent avoir eu quelque réputation auprès des beautés en vérité peu coquettes de ces temps reculés, il ne semble pas que ceux qui les fabriquaient aient joui d'une grande considération dans l'esprit de leurs concitoyens. Au nombre des richesses sans prix dont se composent le trésor découvert par Alt-Héa se trouvent quelques livres qui, sous le nom d'almanachs, d'indicateurs, d'annuaires du Tout-Lyon, etc., nous donnent des renseignements très précieux sur l'administration de la bourgade de Lyon et les personnalités composant les classes dirigeantes de la cité. Or, nous relevons sur ces listes de privilégiés un grand nombre d'avocats et de marchands de vin, mais aucun fabricant ou tisseur d'étoffes de soie. Il y a donc tout lieu de croire, par déduction logique, que ces soieries lyonnaises étaient le produit d'une petite industrie artistique locale à laquelle s'employaient quelques pauvres hères sans importance, travaillant péniblement à subvenir aux besoins ordinaires des naturels du pays, ainsi qu'aux fantaisies passagères des riches étrangers que, journellement, amenaient les innombrables vaisseaux s'arrêtant au port de Lyon...

Si les marchands et fabricants de tissus de soie étaient, par leur condition sociale même, en dehors des classes dirigeantes, de l'aristocratie, en quelque sorte, du bourg de Lyon, les négociants vinicoles paraissent y avoir tenu la part la plus large. La liste des administrateurs de la cité est en grande partie composée de citoyens qualifiés « marchands de vins ». Cela tient, sans doute, à ce que le port de Lyon était le grand entrepôt des vins de tous les pays, et les représentants de l'industrie vinicole figurant dans les conseils de la ville étaient vraisemblablement de notables négociants, accoutumés par leurs occupations journalières à tous les détails complexes d'une importante administration et jouissant d'une grande considération auprès de leurs concitoyens.

L'art semble avoir tenu une certaine place dans la vie des peuplades habitant au confluent du Rhône et de la Saône. Lyon comptait plusieurs sociétés s'occupant de questions littéraires et artistiques ; l'une d'elle, l'Académie, avait eu, paraît-il, une certaine réputation, mais en des temps plus reculés encore. Il y existait aussi une école spéciale où des professeurs choisis par les administrateurs politiques enseignaient l'art.

Un fait curieux à noter est l'importance des docteurs ou médecins dans l'économie intellectuelle de la cité. Tout ce qui concernait le domaine artistique était de leur ressort. Alors qu'il y avait peu de médecins parmi les citoyens chargés de l'administration des hôpitaux, établissements où les malades indigents étaient recueillis, ils étaient en majorité dans les comités s'occupant d'exhibitions artistiques ou d'achats d'œuvre d'art pour le compte de la ville. Il est donc à croire, sans que nous puissions en déterminer les raisons militantes, que l'étude des questions artistiques faisait partie intégrante du bagage scientifique des médecins de cette époque. Mais alors, il est permis de se demander si l'étude des maladies et de leurs remèdes était comprise dans l'enseignement donné aux artistes...

L'abondance des matières nous oblige à arrêter ici le compte rendu de la conférence du distingué professeur Psa-Héda. Nous le regrettons d'autant plus que dans cette très intéressante reconstitution de la vie de nos ancêtres, certains détails, certaines habitudes ou coutumes locales, donnaient un aperçu curieux des mœurs des peuplades habitant Lyon il y a treize cents ans, peuplades qui paraissent avoir connu un semblant de civilisation.

Emile LEROUDIER.





LES ÉLECTIONS DE 2012

M. Tatouillard sera candidat

En 2012, chez les Tatouillard, bipèdes quelconques habitant Coconville. La salle à manger, pièce exiguë, conforme aux goûts et aux exigences du moment. Murs et planchers de fer bétonné, aux revêtements de verre armé. Dans un coin, à l'exclusion de tout meuble apparent, un appareil compliqué, sorte de clavier électrique, attache seul les regards.

Une porte dissimulée glisse, sans bruit, sur des gonds invisibles. M. Tatouillard apparaît.

Il est d'un âge indéfinissable, érige une tête énorme sur un buste réduit, et se véhicule lentement à l'aide de deux frêles antennes qui rappellent tant bien que mal (plutôt mal), les membres ambulatoires des âges disparus.

Il est vêtu, à la mode de 2012, de lanières d'étoffe grise, l'encerclant des pieds jusqu'au menton et, dissimulant assez chichement sa misère physiologique.

M. TATOULLARD (*seul*) : — Bon, ma femme est encore en retard. Je vais m'asseoir en l'attendant.

Il se dirige avec peine, vers l'appareil décrit plus haut, et appuie sur un bouton, — Aussitôt, émergeant du sol, apparaît une sorte de tablette

suffisante pour reposer Les fesses d'un nouveau-né, sur laquelle M. Tatouillard se laisse choir avec un visible soulagement.

M. TATOUIILLARD. — Ouf !... j'étais éreinté... Pas étonnant d'ailleurs : j'ai bien fait cinquante mètres à pied, dans ma matinée.

Sur ces mots, entre M^{me} Tatouillard. Elle n'offre, à première vue, aucune différence appréciable avec son époux. Un examen plus attentif permet cependant de constater une légère majoration de ses formes callipyges, mais si modeste !... Pour le costume il est identique à celui de M. Tatouillard. Même luxe de lanières, qui évoquerait assez l'idée d'un pansement général.

M. TATOUIILLARD. — Comme tu es en retard !

M^{me} TATOUIILLARD, — Pas ma faute... L'aérobis Dantzig-Square-Augagneur a encore eu une panne, à Remiremont. Obligée de descendre pour attendre dix minutes la correspondance.

M. TATOUIILLARD (*grognant*). — Si tu prenais, comme moi, le pneumatique de ceinture, tu gagnerais au moins dix bonnes secondes, en passant par Strasbourg.

M^{me} TATOUIILLARD. — On est trop serré.

M. TATOUIILLARD (*mécontent*). — Comme tu voudras. Tu auras toujours raison ! Seulement..., le dîner est en retard

M^{me} TATOUIILLARD. — Oh ! si peu... je vais de suite mettre la table.

Elle se dirige à son tour, vers le clavier, pousse deux ou trois boutons, et fait ainsi surgir du plancher généreux un second siège, plus une planchette circulaire, empruntant la dimension d'une pièce de cinquante centimes. M^{me} TATOUIILLARD, tirant de son sein une mignonne boîte et la posant sur le table. — Voilà ! le dîner est servi. Ce n'était vraiment pas la peine de faire tant de bruit.

M. TATOUIILLARD (*de plus en plus grognon*). — Si tu avais une fringale comme la mienne !...

Il ouvre la boîte et en tire deux cachets qu'il dispose sur la tablette.

M. TATOUIILLARD. (*faisant La moue*) — Encore de ce Phosphoquinol ? Tu ne varies guère tes menus !

M^{me} TATOUEILLARD. — De quoi te plains-tu ? N'est ce pas une excellente nourriture ?

M. TATOUEILLARD (*avalant son cachet*). — C'est égal, je trouve ton dîner un peu court.

M^{me} TATOUEILLARD (*péremptoire*). — Il est largement suffisant. Si je t'écoutais, nous péririons de tes excès de table. Hier encore, à midi, deux pilules de féro-licérol, un demi-cachet d'albumine, un lavement au cacodylate. Tu peux te vanter d'être porté sur ta bouche.

M. TATOUEILLARD (*mal convaincu*). La vie n'est déjà pas si folichonne, et si on est privé de toute joie...

M^{me} TATOUEILLARD (*dédaigneuse*) — Oh ! vous ! les hommes, vous ne pensez qu'à votre ventre. Il y a cependant, sur terre, d'autres plaisirs !...

M. TATOUEILLARD (*moqueur*). — L'amour par exemple Madame Tatouillard ?

M^{me} TATOUEILLARD (*acide*). — Ne vous croyez donc pas obligé de faire de l'ironie. Je n'ai nul besoin de vos facéties pour me faire regretter une heure d'entraînement. Quand je songe, que je vous ai, pris, sans dot, sans diplôme de bonne hérédité ! (*se montant*). Un homme qui avait échoué deux fois au brevet de virilité !

M. TATOUEILLARD (*mal à l'aise*). — Tu me jettes toujours cela à la face. Tu sais bien qu'il ne me manquait que deux points !

M^{me} TATOUEILLARD (*avec un petit rire agressif*). — Il vous manquait bien autre chose.

M. TATOUEILLARD (*furieux*). — Madame !...

M^{me} TATOUEILLARD (*fondant en larmes*). — Ah ! je suis bien malheureuse !

M. TATOUEILLARD (*calmé*). — Voyons, bobonne : calme-toi... Tu exagères. Ne suis-je pas un bon petit mari ? (*se penchant vers Madame Tatouillard*). — Allons, un bon baiser, pour faire la paix !

M^{me} TATOUEILLARD (*se reculant avec horreur*). — Êtes-vous fou ? Vous n'avez pas votre gaze hygiénique de caresse, et vous parlez de m'embrasser (*redoublant ses pleurs*) Vous avez donc juré ma mort ?...

M. TATOUEILLARD (*excédé*). — Tu me cherches une mauvaise querelle. Et tout ça, parce que je ne veux pas me porter avec toi aux prochaines élections.

M^{me} TATOUEILLARD (*franche*). — Eh bien oui ! Puisque tu sais que cela me ferait plaisir... Mais tu te moques bien de me donner quelque satisfaction.

M. TATOUEILLARD (*ennuyé et se grattant le front*). — Mais, je n'ai pas encore fixé mon programme.

M^{me} TATOUEILLARD. — Comme c'est difficile !

M. TATOUEILLARD — Mais certainement. Tu en parles à ton aise.

M^{me} TATOUEILLARD. — Si tu voulais bien...

M. TATOUEILLARD (*agacé*) — Si Je voulais..., si je voulais...

M^{me} TATOUEILLARD. — Parfaitement. Tu n'as qu'à te faire porter, comme moi, sur la liste réactionnaire-socialiste. M. TATOUEILLARD (*énergique*). — Jamais ! mes convictions les plus intimes, s'y opposent. (*Déclamant*. Moi, je suis pour l'ordre dans l'anarchie, le progrès dans la stagnation, la stabilité dans l'évolution !

M^{me} TATOUEILLARD (*relevant la tête et souriant à travers ses larmes*). — Mais voilà ton programme tout trouvé !

M. TATOUEILLARD (*flatté, ouvrant l'écluse à son éloquence*). — Si j'étais candidat ! Je dirais à mes électeurs : Citoyens et Citoyennes de Coconville, l'heure de choisir vos représentants approche. Laissez-vous plus longtemps notre belle cité aux mains négligentes d'une municipalité qui vous déshonore ? Qu'attendent les rois fainéants de votre maison des Paroles pour achever ce canal souterrain de Coconville à Ascalon, qui doit amener dans notre cité le bitume de la mer Morte, nécessaire à la réfection de ses trottoirs ? Voilà six mois que nous avons posé la question et elle est demeurée sans réponse. En vain, avons-nous réclamé l'élargissement de la place Herriot, l'augmentation des pissoirs automobiles et le transfert du musée des Sports. Partout, nous nous sommes heurtés à la même inertie, à la même indifférence. Cependant, l'hydre de la réaction relève la tête. Nos enfants ne trouvent plus dans nos écoles, insuffisantes en nombre, enseignement intégral, raisonné et subconscient, qu'ils sont en droit

d'attendre d'une collectivité largement organisée. Que devons-nous conclure de cette cruelle statistique, accusant pour le dernier examen des cantonniers, qu'un tiers seulement de membres de cette honorable corporation possède la licence de droit et le doctorat ès sciences ? Pendant ce temps, le favoritisme le plus éhonté sévit avec fureur. C'est ainsi, que tout récemment, le D^r Grelotpotin désignait, sans concours préalable, comme tenancier d'un chalet de nécessité de première classe, un ingénieur n'ayant pas accompli son stage réglementaire dans les écoles de vidange de l'État ! Si nous examinons rapidement le chapitre important des Travaux publics, nous voyons avec stupeur que notre vieille basilique de Fourvière, jadis forteresse de l'obscurantisme, aujourd'hui temple respecté des abstractions métaphysiques, si bien décrite, aux siècles passés, par nos vieux auteurs, Pline et Desvernay, attend depuis deux ans d'urgentes réparations !

« Quant à notre service d'hygiène, il nous est encore plus douloureux d'en parler. Qu'il nous suffise de dire que la dernière analyse des poussières municipales révèle le chiffre effrayant de 125 bactéries par mètre carré pour la seule rue des Syndicats, une des artères les plus modernes de notre ville. Nos services hospitaliers feraient sourire un habitant du Mokoto. Notre palais des Souffrances, construit au siècle dernier, sur les plans désuets de l'architecte Tony Garnier, ne mérite plus que la curiosité des antiquaires, et ne répond plus aux données de la médecine actuelle !... »

M^{me} TATOUEILLARD (*battant des mains*). — Bravo ! Très bien, très bien !

M. TATOUEILLARD (*tout à fait lancé*). — Je demanderai au D^r Grelotpotin s'il estime que la municipalité a fait tout son devoir, en accordant une maigre subvention de trois cent mille francs à cette admirable « Société d'Encouragement des Négresses à la Prostitution ». Je demanderai également au collège d'eunuques qui préside aux destinées de notre ville, s'il juge convenable que nos vieux monuments, ces précieux vestiges d'un passé plein de gloire, demeurent plus longtemps sans abri ; témoin ce merveilleux monument Carnot, orgueil de nos ancêtres, que les fouilles sagaces du distingué professeur Flairemou viennent de rendre à la lumière.

M^{me} TATOUEILLARD (*emballée*). — Oh ! parfait... Vite, la péroraison !...

M. TATOUEILLARD (*très simple*). — La voici : Citoyennes, Citoyens, vous ne tolérerez pas plus longtemps les scandaleux abus dont votre clairvoyante sagesse a déjà fait justice ? Vous renverrez bientôt à leurs loisirs le docteur Greloptotin et les conseillers qui l'entourent, et vous aurez à cœur de leur choisir comme remplaçants des hommes et des femmes que leur passé désigne à vos suffrages. Pour moi, si vous m'appellez à ce périlleux honneur, je marcherai avec vous et pour vous, confiant dans la voie du progrès qui s'impose, avec une seule ambition : celle de servir votre cause, qui est celle de la Justice et de la Vérité, pour la grandeur de notre Ville, de la Patrie et de l'Humanité (*Il s'assoit tout essoufflé.*)

M^{me} TATOUEILLARD (*rayonnante*). — C'est égal, ce n'est pas en 1912 qu'on aurait ainsi parlé au peuple !...

M. TATOUEILLARD (*avec une sentencieuse conviction*). — Il est évident que le monde a progressé, depuis cent ans...

Ch. SÉNARD.



À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Lyokoï
- Hsarrazin
- Cantons-de-l'Est
- Toto256
- Acélan
- Khardan
- ManuD
- Challwa
- Cliomarc
- M0tty
- Chrisric
- Le ciel est par dessus le toit

- Otourly

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)